

Louis Wild

# Le Chemin d'Elise





# 1

Suzy avait peint la grille à l'antirouille et les oiseaux avaient marché dedans. Ça faisait rire les enfants qui cherchaient les traces de pattes sur les dalles du jardin. Elle avait noué ses cheveux dans un tissu à roses rouges. Un tablier de rémouleur la protégeait des maladresses.

Juliette la regardait en mangeant son croissant. La matinée était bien avancée mais sa tante ne savait pas lui refuser ces petites connivences que les adultes aiment entretenir avec les enfants. Juliette le rendait bien en lui confiant quelques beaux secrets.

– Que fais-tu là à me regarder, vas jouer avec les autres.

L'enfant se dandinait en frottant ses genoux d'impatience comme pour refreiner une violente envie de faire pipi.

- Où elle est, maman ?
- Elle est partie au marché.
- Toute seule ?

– Non, avec Robert.  
– J’aime pas Robert.  
– Pourquoi ? Il est gentil.  
– Il est trop grand, puis trop gros, puis il a des poils partout.

– Ah, ça, c’est vrai, c’est un peu l’homme des bois. Mais, tu sais, il est adorable. Il ne faut pas juger les gens sur leur apparence. On se trompe toujours, tu sais.

– Maman, elle rit tout le temps quand il est là. On dirait qu’elle a oublié papa. Même que la dernière fois qu’on a porté les fleurs, Robert est venu. J’ai bien vu, il lui touchait le bras avec son doigt pendant qu’on faisait la prière.

– Ton papa est parti depuis deux ans et je suis sûre que ta maman ne l’oubliera jamais. Robert veut simplement la rendre heureuse et nous, il faut qu’on l’aide.

– Tu crois que maman, elle peut être heureuse pour Robert et malheureuse pour papa ?

– J’en suis sûre et, maintenant, vas jouer.

– Sébastien, il veut toujours jouer au docteur, moi je veux pas parce qu’il me chatouille. Pourquoi, il faut pas le dire qu’on joue au docteur ?

– Sébastien est un petit coquin à qui je vais botter les fesses, s’il continue ses bêtises. Et toi ne te laisses pas faire. Ok ?

– Oui tata.

## 2

Robert ne sait pas le langage des fleurs. Il ne sait pas les courriels, les mots doux glissés dans les poches. Robert sait les silences gênés, les bouts de phrases timides. Robert s'excuse d'abord, comme s'il se mouvait dans un monde trop petit pour son mètre quatre vingt, ses cent dix kilos et ses quarante ans.

« Mon pauvre petit », lui dit régulièrement sa mère en le toisant du haut de son mètre cinquante.

Quand les voisins avaient eu leur grand malheur, il avait posé un bouquet à la grille. Elle était venue le remercier en traversant le jardin. Un sourire mouillé, un merci étouffé, une main fine et blanche qui effleure la sienne. Il n'a pas su lui dire l'orage dans sa tête.

Quelques mois plus tard, parce qu'il pleuvait très fort, il les a ramenées, toutes les deux de l'école. La fillette le regardait presque effrayée.

- Elle fait du bruit, ton auto.
- Juliette, s'il te plaît.

– Non, laissez la, elle à raison, c'est pas une limousine ma camionnette.

– Papa, il avait une belle lui.

– Juliette, arrête.

Le bruit du moteur avait repris toute la place jusqu'à la maison.

– Merci beaucoup monsieur Robert.

– Non, Robert tout court s'il vous plait.

– D'accord, alors, merci Robert. A bientôt.

– A bientôt.

– Tu veux la voir l'auto de mon papa ? maman dit qu'elle est pleine de souvenirs.

– Juliette, n'embête pas Robert.

Le soir alors que la pluie avait cessé, il était allé mettre « un coup de pelle » dans le caniveau. Elle lui avait souri en fermant ses volets. Ce soir là la fatigue ne le décidait pas à aller se coucher. Il sirotait un dernier verre de vin appuyé au balcon.

– Mon pauvre petit, a murmuré la mère en éteignant la télé.

### 3

A la mort de son beau frère, Suzy a eu peur. Pas de l'immense gouffre de chagrin dans lequel sa sœur venait d'être précipitée, pas des grands yeux perdus de Juliette qui regardait, autour d'elle, les adultes détruits. Elle avait peur d'elle-même, de cette fugace, très fugace pensée, une impression de soulagement. Pendant quelques millisecondes elle avait vu tout revenir comme avant. Sa sœur et elle dans leur complicité, leur intimité de jumelles, comme avant. Depuis, elle voulait chasser cette horreur de sa tête. Chaque nuit, dans ce lit qu'elle n'avait jamais su partager, elle se fustigeait d'être aussi dépendante de sa gémellité.

Dans les premiers mois sa sœur avait reçu ses bras comme le refuge naturel où elle pourrait se reconstruire et Suzy se forçait à ouvrir le monde autour d'elle. Les jours d'éclats de rire, Juliette disait, « j'ai deux mamans, sauf que l'autre, elle a les cheveux courts ». Les jours de larmes, la télé se taisait

et les lampes de chevet ne s'éteignaient jamais.

Les hommes, les jolis cœurs avaient tout essayé. Leurs rodomontades autour des jumelles amusaient le quartier. Petit à petit les invitations s'individualisaient. Suzy acceptait le cinéma, le théâtre ou le restaurant que sa sœur refusait pour ne pas laisser seule Juliette.

– Je sais que ça fait mal à entendre mais il faut vivre, tu sais. Je ne demande pas de l'oublier, je te demande de vivre.

– Mais je vis.

– Non là, tu survis avec des souvenirs, des images, avec le passé.

– Oui, et bien moi, au moins, j'en ai un, passé.

– ...

– Non, excuse-moi, je dis n'importe quoi mais comprends que je n'ai pas envie de tous ces gugusses qui veulent se taper la veuve. Je ne suis pas disposée à supporter leur cinéma.

– Tu préfères les œillades timides de ce gros lourdaud de Robert. Le don juan en bétailière.

– Robert, au moins, quand il me parle, je n'ai pas l'impression qu'il achète sa place dans mon lit, lui. Il m'emmène au marché sans prendre mon genou pour le levier de vitesse, lui.

– Ah, ça non, il ne risque pas de t'offenser. Il doit te prendre pour la sainte vierge ou la Joconde mais, tu as raison, celui là, c'est un amour.



## 4

Juliette aime bien dire brutalement « moi, mon papa, il est mort ». « Ça met du chagrin sur la tête des gens ». Elle le trouve tellement injuste, ce malheur. Il a fait redevenir petite sa mère qui se roule si souvent en pleurant dans les bras de sa sœur. Il a mis des photos partout qui font venir des boules dans la gorge. Des photos avec les sourires d'avant, quand papa criait « fais tes devoirs ».

Devant la mort, les grands deviennent petits et les petits deviennent grands. Juliette tient souvent la main de sa mère, le soir, quand elles font semblant de regarder la télé. Elle lui laisse croire qu'elle a peur, qu'elle est triste alors sa mère s'accroche, la serre en lui disant des mots d'espoir dans l'oreille.

Certains jours, Suzy chante, rit et court à travers la maison. Elle tente d'installer une tornade de bonheur ou de joie. Juliette et sa mère rient et chantent aussi mais le silence qui suit est presque du remord.

Hier Robert, le voisin, a ramené des châtaignes de la montagne. Il est resté toute l'après-midi pour faire la confiture. Suzy a laissé sa sœur seule avec lui en espérant que « ce gros lourdaud gentil » allait dévoiler ses espérances.

- Alors, cette confiture ?
- Elle est faite.
- Robert t'a tout bien expliqué.
- Oh, tu sais, Robert, il ne dit pas grand-chose.
- Ça, je sais mais il a quand même parlé un peu.
- Il m'a raconté que sa mère lui disait toujours, « mon pauvre petit ». Ça nous a fait rire.
- Oui... ben... c'est pas gagné...